

Le juif est une femme

Identité juive et monde contemporain

Marc Estenne

Delphine Horvilleur, l'une des trois femmes rabbin de France et figure éminente du judaïsme libéral, a récemment publié "Réflexions sur la question antisémite"¹. Même si d'innombrables textes ont été consacrés à cette question, l'originalité de son travail est de proposer une réflexion qui s'appuie sur les textes sacrés et la tradition rabbinique pour tenter de comprendre la pérennité de ce fléau ancestral dont l'actualité - en France et ailleurs - nous rappelle la vigueur.

Dans la Bible, le personnage de l'antisémite surgit dès que le Juif apparaît – les jumeaux Jacob et Esaü², figures du Juif et de la haine antijuive, sont déjà ennemis dans le ventre de leur mère Rebecca - puis s'incarne à chaque époque dans un nouveau descendant, archétype de l'assassin rongé par une haine héritière des souffrances du passé. La littérature rabbinique interprète cette haine transgénérationnelle comme l'effet d'une rancœur qui s'exprime par une jalousie, une rivalité à l'égard du Juif. L'auteure note à ce propos qu'une des spécificités de l'antisémitisme est qu'il vise le Juif pour ce qu'il aurait en excès - plus puissant, plus riche, plus intelligent, etc - alors que les autres formes de racisme disqualifient l'autre pour ce qui lui ferait défaut.

Au-delà des motifs de cette haine qui varient selon les textes et les interprétations, Delphine Horvilleur la rattache à la menace que les Juifs paraissent toujours incarner, ce dont attestent les innombrables métaphores antisémites qui en font des parasites pathogènes. Elle poursuit - et c'est le point central de son développement - en proposant que ce qui est perçu comme menaçant tient au caractère insaisissable de l'identité juive. Insaisissable tant pour l'autre que pour les Juifs eux-mêmes puisqu'aucun texte de la tradition (Halakha) ne permet de cerner ce que serait cette identité, celle du peuple hébreu dont parle la Thora et dont ils se disent héritiers.

L'enquête que mène l'auteure au cœur des textes sacrés et des légendes hébraïques révèle que la particularité de cette identité est de ne se référer à aucune origine mais bien à une coupure des origines. C'est une identité qui se soutient d'une séparation, d'un départ : "tu es qui tu es parce que tu n'es plus là où tu étais". L'Hébreu est littéralement celui qui traverse, le passant. Il s'agit donc d'une identité qui inclut une négativité, une perte, une non-identité à soi. De nombreux penseurs contemporains en parlent de manière éloquente, par exemple V. Jankélévitch³ que je choisis de citer ici parce que son propos rejoint précisément celui de l'auteure : "le fait que nous sommes juifs comporte quelques signes différentiels, mais le fait que nous sommes quelque chose d'autre que cela importe plus encore... C'est un impondérable, un impalpable qui ne tient ni à la religion que beaucoup ne pratiquent pas, ni à la race, dont nous nions l'existence, ni même à la nationalité. C'est un arrière-fond qui empêche le juif d'être un homme pur, au sens chimique du mot pur. Une différence secrète nous empêche d'appartenir entièrement à notre catégorie, sans réserve et sans arrière-pensée".

Delphine Horvilleur propose que c'est au titre de cette identité impure, trouée, disloquée - selon la formule de J. Derrida⁴ - que les Juifs ont de tout temps été persécutés. Parce qu'elle rappelle l'incomplétude structurelle de l'être parlant, sa division, l'altérité radicale qui l'habite. La haine des Juifs peut ainsi être comprise

comme la projection de celle que chacun éprouve à l'égard de son intime étrangeté, de sa propre faille identitaire⁵. Elle vise ceux qui incarnent l'impossible de la totalité. C'est à ce titre que de nombreux "régimes" à travers l'histoire les ont considérés comme un obstacle insupportable à leur volonté de toute-puissance divine, cosmique ou politique, comme une menace à leur intégrité. Et ont décrété que, pour la paix du monde, il valait mieux les mettre en exception/les ghettoïser, quand il ne s'agissait pas de s'en débarrasser "purement et simplement".

Les discours antisémites des années '30 attribuaient le déclin de l'Occident au fait qu'il était à la fois enjivé et livré aux femmes. Ce "à la fois" exemplifie que dans la rhétorique antisémite le Juif est, par son esprit et par son corps, un homme au féminin. Il partagerait avec les femmes l'ambiguïté et la dualité intérieure mais aussi le caractère manipulateur, opportuniste, vulnérable, intéressé etc... Pour comprendre comment l'antisémitisme rejoint ainsi les pires préjugés misogynes Delphine Horvilleur fait référence au travail de J.C. Milner⁶ qui rappelle que Tacite écrivait déjà au 1^{er} siècle après JC que les Juifs rendent impossible l'usage du mot *tout* quand on s'intéresse aux conduites des êtres humains, qu'ils empêchent de parler valablement de *tous* les hommes. Même s'il ne le mentionne pas, on peut référer cette notation aux formules de la sexuaction que Lacan⁷ a proposées : du côté de l'identité sexuée masculine, la castration agit comme loi universelle et *tous* les hommes (sauf un qui fait exception) y sont soumis ; l'homme est dans la mêmeté. À l'inverse, du côté de l'identité sexuée féminine, c'est la logique du *pas-tout* qui prévaut, les femmes n'étant *pas toutes* inféodées à la castration ; elles sont hors de la référence au même. La proximité entre la position du Juif qui est celui qui dit non au *tout*, qui n'est *pas-tout* et la position féminine n'est sans doute pas étrangère au manque de virilité dont la littérature antisémite n'a cessé de l'affubler. On pourrait ainsi écrire *Le* Juif comme Lacan écrit *La* femme : ils se comptent un par un.

Ce qui est évoqué ici est indissociable du rapport que la tradition hébraïque entretient avec la polysémie de la langue. Depuis toujours les rabbins font valoir par leur travail d'exégèse que le texte sacré résiste, qu'il doit être interprété mais qu'aucun sens complet, immuable et définitif ne peut en être saisi parce qu'il n'y a pas de référent dernier dans la langue. Delphine Horvilleur rappelle que le terme de la Thora dont la traduction habituelle - et approximative - est "peuple élu" signifie plutôt "peuple qui est capable d'opérer des distinctions". Ne peut-on pas entendre que cette distinction désigne la pure différence qui existe entre deux signifiants, la coupure qui permet qu'un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ? Et situe précisément l'émergence du sujet dans un entre-deux. Un sujet dont la vérité, pas plus que l'identité, ne pourra dès lors se dire *toute*. S'il fait peu de doute que ce sujet - celui de l'inconscient - existât avant les Hébreux, est-il insensé de faire l'hypothèse qu'ils furent les premiers à en être avertis ? Et de rappeler comment cet avertissement fut entendu par certains, à quoi la haine du Juif en tant que sujet a mené.

Parce qu'éprouver la béance (la part Réelle) que recèle toute identité est angoissant, le sujet aspire à la border par un étayage Symbolique, voire à la voiler/la colmater par un bouche-trou Imaginaire⁸. Il me semble que la relation que les Juifs de France ont construit avec la République après leur émancipation en 1791 reflète cette aspiration ; ils se sont alors considérés comme des "citoyens français de confession israélite" intégrés à part entière au Un de la nation, certains revendiquant même une parfaite assimilation^{9,10,11}. Mais cette espérance fut ébranlée par l'affaire Dreyfus puis tragiquement ruinée par la trahison du régime de Vichy. De nombreux Juifs de France et de la diaspora tentèrent alors de se construire une identité pleine

dans un lien univoque à Israël. Il n'est pas certain que cet élan ait opéré la suture tant espérée, pas plus que ne le fera la recherche des origines par des tests génétiques - la génomique dite récréative¹² très en vogue depuis 10 ans – appelés à déterminer dans quelle proportion (!) quelqu'un est juif. À bien y réfléchir, on devrait plutôt s'en réjouir car elle aurait impliqué la perte de l'identité juive comme telle. Et donc la victoire des antisémites.

En quoi ce qui est évoqué ici parle-t-il du monde actuel ? On constate dans les pays occidentaux un essor ravageur du repli identitaire et un engouement pour les identités imaginaires pures qui prétendent fonder leur consistance et leur "authenticité" sur une appartenance unique. Avec comme corollaire une défiance, un rejet à l'égard de ceux qui revendiquent une identité protéiforme/ floutée¹, ou pire, une haine¹³ pour tous ceux qui sont perçus comme incarnant une forme d'altérité - migrants, femmes, juifs, musulmans, homosexuels... Le *nous* est ainsi pris dans une grammaire communautaire qui organise des agrégats¹⁴ de sujets partageant croyances et jouissances ; il s'agit d'un *nous* exclusif qui contrevient à un lien social ordonné dans un discours.

Ce dévoiement du vivre ensemble ne peut se penser sans faire référence aux travaux M. Gauchet¹⁵ et JP. Lebrun^{16,17}. Ils décrivent le changement radical qui a eu lieu avec l'avènement de la démocratie comme le passage d'un régime hétéronome pyramidal fondé sur la religion et le patriarcat à un régime autonome horizontal fondé sur la science – et les moyens modernes de communication. Pour M. Gauchet¹⁸, le régime hybride qui, pendant cinq siècles, a vu l'autonomie tenter de se libérer de l'hétéronomie s'est achevé il y a 50 ans avec l'effacement de cette dernière. Avec comme conséquence l'impossibilité pour la démocratie d'organiser en un ensemble les individus consommateurs promus par le marché mondialisé, de donner consistance au collectif. JP. Lebrun appelle dès lors de ses vœux un régime qui ne soit *pas-tout* vertical et *pas-tout* horizontal.

Dans un essai récent, JL. Nancy¹⁹ situe les choses un peu différemment. Il propose une thèse selon laquelle la civilisation européenne, issue de la fusion du monde grec et du monde juif dans le foyer romain, représente une tentative de synthèse impossible entre autonomie (ordre et savoir) et hétéronomie (appel). Avec comme résultat que le nouvel homme né avec le christianisme est structuré par une incompatibilité, une contradiction interne, un côté de lui-même repoussant l'autre. Pour l'auteur, c'est précisément cette incompatibilité qui a suscité la mise en exclusion interne du représentant de l'hétéronomie : le Juif. Le *nous* exclusif ne date donc pas d'hier ! Et c'est le fait que cette exclusion soit consubstantielle à la genèse de l'Occident qui explique l'ampleur et l'irréductibilité de l'antisémitisme - sa source première n'étant donc pas à situer dans des causalités économiques, politiques ou culturelles. Cette thèse implique que la disjonction entre autonomie et hétéronomie est indépassable et qu'aucun régime ne pourra en venir à bout, à moins d'un changement de civilisation. Si tel est le cas, sommes-nous condamnés à une exclusion de plus en plus large, qui visera tout autant le sujet en l'autre – de nouveaux génocides sont inévitables - que le sujet en soi – à savoir l'autodestruction ? Certains indices autour de nous pourraient le faire redouter. Ou bien pouvons-nous encore croire en une nouvelle solution de compromis, un autre symptôme (sinthome) qui nous permette de vivre avec la disjonction, l'impossible dont l'empreinte marque tant notre civilisation que notre psyché ?

Le régime autonome horizontal évoqué plus haut se manifeste aujourd'hui dans une clinique des jouissances objectales où tente de se mettre en place l'affranchissement du Nom-du-Père et des lois du langage. Cette apparente liberté

n'est pas sans coût subjectif : parce qu'on ne se désabonne pas si aisément de l'inconscient, elle produit des individus errants pris dans des contraintes qui, faute d'avoir été dûment symbolisées, reviennent dans le Réel avec les symptômes dévastateurs - souvent autodestructeurs - que nous connaissons²⁰. Nous ne savons pas ce que pourrait être une nouvelle solution de compromis qui n'impliquerait ni exclusion, ni autodestruction. Il n'est pas certain qu'elle existe mais nous savons qu'elle devrait nécessairement s'appuyer sur de nouvelles modalités d'articulation entre le *tout* et le *pas-tout* qui ne peuvent aller l'Un et l'Autre, articulation dans laquelle se forment les entrelacs du désir et du fantasme qui vient recouvrir l'impossible du rapport^{20,21}. Des modalités qui permettraient que la barre entre les deux côtés du tableau de la sexualité opère un poinçonnage, une conjonction/disjonction (<>) en lieu et place de la conjonction disjonctive évoquée par JL. Nancy¹⁹ ou de la disjonction/conjonction hiérarchique des sexes dont parle M. Gauchet¹⁸.

Plus que jamais le caractère heuristique du *pas tout* en tant qu'élaboration en attente d'une écriture nous est indispensable.

¹ Horvilleur D. *Réflexions sur la question antisémite*. Grasset, 2019

² Haddad G. *Le complexe de Caïn. Terrorisme, haine de l'autre et rivalité fraternelle*. Premier Parallèle, 2016

³ Jankélévitch V. *Sources*. Seuil, 1984

⁴ Derrida J. *Questions au judaïsme*. Desclée De Brouwer, 1996

⁵ Sibony D. *L'Énigme antisémite*. Seuil, 2004

⁶ Milner JC. *Lacan le Juif*. La Cause Freudienne. 2011/3, n°79, pp67-73. Disponible sur www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2011-3-page-67.htm

⁷ Lacan J. *Encore*. Séminaire 1972-1973

⁸ Melman C. *Les quatre composantes de l'identité*. Disponible sur www.freud-lacan.com

⁹ Weber E. *Préface : Les enfants cadets de la République. Questions au judaïsme*. Desclée De Brouwer, 1996

¹⁰ Estenne M. "Je veux m'appeler...". *Le Bulletin Freudien*. N°60, 2014, pp25-40

¹¹ Badinter R. *Idiss*. Fayard, 2018

¹² Nash C. *Génétiq ue récréative, race et liens de parenté*. L'Observatoire de la génétique. N°24, 2005

¹³ L'Heuillet H. *Tu haïras ton prochain comme toi-même*. Albin Michel, 2017

¹⁴ Soler C. *Humanisation?* Collège clinique de Paris, année 2013-2014. Éditions du Champ lacanien, Collection Études, 2014

¹⁵ Gauchet M. *L'avènement de la démocratie IV. Le nouveau monde*. Gallimard, 2017

¹⁶ Lebrun JP. *Le naufrage du religieux*. Tétralogiques. N°20, 2015

¹⁷ Lebrun JP. *La perversion ordinaire*. Denoël . 2007

¹⁸ Gauchet M. *La fin de la domination masculine*. *Le débat*. N°200, 2018, pp75-98

¹⁹ Nancy JL. *Exclu le juif en nous*. Galilée, 2018

²⁰ Roth T. *Le pas-tout comme avenir du tout – et vice versa*. Disponible sur www.freud-lacan.com/getpagedocument/27656

²¹ Joos A. *Argument*. L'Un / L'Autre. *Le Bulletin Freudien* n°56, 2010